



ÉLOGE

DE M. WOLFF.

CHRÉSTIEN WOLFF, libre Baron du Saint-Empire, Seigneur de Dolzig, Conseiller de Cour du Roi de Prusse, Chancelier, Professeur de Mathématique & du Droit de la Nature & des Gens dans l'Université de Hall, Professeur honoraire à Pétersbourg, & Membre des Académies des Sciences de France, d'Angleterre, de Prusse & de l'Institut de Bologne, naquit à Breslau en Silésie, le 24 Janvier 1679. Son père ayant été obligé d'abandonner la Littérature, dans laquelle il avoit fait des progrès considérables, avoit promis à Dieu de consacrer à l'étude de la Théologie le premier enfant mâle qu'il auroit; vœu téméraire à la vérité, puisqu'il supposoit dans un enfant encore à naître, des dispositions qu'il pouvoit fort bien ne pas avoir, mais que les talens de son fils le mirent cependant à portée d'accomplir.

Ils se déclarèrent de si bonne heure, qu'on peut presque dire que les études du jeune Wolff commencèrent avec sa vie. A peine pouvoit-il former quelques mots, qu'ayant reçu de ses parens le livre qui contient les premiers élémens de la Langue allemande, il fit si bien qu'en moins de quatre semaines, à force d'étude & de leçons qu'il arrachoit avec importunité de tous ceux qu'il rencontroit, il parvint à lire sans difficulté tout ce qui étoit écrit en cette langue. Le reste de son enfance, si cependant on peut appeler de ce nom les premières années d'un homme dont l'esprit s'étoit développé de si bonne heure, soutint parfaitement ce début. Sans autre secours que celui de son père, il apprit les premiers principes de la langue latine, & se trouva de très-bonne heure en état d'être mis au collège de la Magdeleine. On ne voit que trop de gens qui sont enfans à l'âge où ils devroient être hommes faits; pourquoi ne s'en rencontreroit-il pas quelques-uns qui

fussent, pour ainsi dire, homme faits à celui auquel il leur seroit permis d'être enfans ?

M. Wolff ne fut pas long-temps au collège sans laisser bien loin derrière lui tous ceux qui couroient la même carrière. Son esprit avide de toutes sortes de connoissances embrassoit ; outre les exercices ordinaires, la Philosophie, les Mathématiques, même la Théologie Scholastique, quoique ses maîtres eussent grand soin de lui interdire ces études étrangères, les uns dans la crainte qu'elles ne le détournassent de celles auxquelles il devoit principalement s'appliquer, & les autres appréhendant, peut-être avec plus de raison, de n'être pas long-temps ses maîtres en ce genre, & que leur science ne se trouvât trop bornée pour satisfaire au vaste desir de savoir, dont il étoit dévoré. Il fut donc réduit à s'instruire comme en secret & à la dérobée, par la lecture des livres, qu'il ne se procuroit pas même sans difficulté ; peut-être ces obstacles augmentoient-ils l'ardeur qu'il avoit pour ces connoissances qu'on lui interdisoit si sévèrement. L'amour des Sciences même gagné à être assaisonné de mystère & de difficulté.

Une étude si suivie, jointe à un jugement excellent & à une mémoire admirable, eurent bien-tôt fait du jeune Wolff un prodige de savoir, & personne dès-lors ne douta qu'il ne dût être un jour un des principaux ornemens de la république des Lettres. Il obtint à vingt-deux ans dans l'Université de Jene, la qualité de Maître & la faculté d'enseigner, & l'obtint avec les distinctions les plus flatteuses. M. Ernest, l'un des Professeurs, composa à sa louange une espèce de panégyrique en vers latins, qui fait bien voir le cas que lui & tous ses confrères faisoient de leur Candidat.

Plus ces honneurs étoient dûs à M. Wolff, moins il s'en laissoit éblouir. La modestie est une partie nécessaire du caractère de grand homme ; & les louanges qu'on lui donnoit si justement, ne firent sur lui d'autre effet que de l'exciter à faire de nouveaux efforts pour les mériter de plus en plus.

Dès qu'il eut commencé à enseigner, sa maison ne cessa plus d'être remplie de ceux qui s'empressoient de devenir

les disciples de ce jeune maître; & malgré cette laborieuse occupation, ce fut pendant ce même temps qu'il commença à se faire connoître par un grand nombre d'ouvrages intéressans, dont plusieurs ont paru dans les Actes de Léipsick. On peut mettre de ce nombre une dissertation sur les roues dentées, une sur l'analyse des Infinimens petits, une sur les Suites infinies. On doit y joindre encore une Philosophie pratique, traitée suivant la méthode mathématique, & qui parut à Léipsick en 1703; tous ouvrages d'un auteur de vingt-quatre ans.

Il étoit impossible que son nom si souvent répété dans les Actes de Léipsick, ne fût bien-tôt connu dans toute l'Europe savante, & plus impossible encore qu'il ne fût porté aux oreilles de ceux qui avoient la direction de ce Journal. Il le fut effectivement; M. Mencken, qui en étoit le premier auteur, & l'illustre Leibnitz, prirent bien-tôt pour lui l'estime qu'il méritoit, & lui en donnèrent des marques par le commerce de lettres dans lequel ils voulurent entrer avec lui.

Telles furent les occupations de M. Wolff depuis qu'il eût commencé à paroître, jusqu'en 1706. La célébrité de son nom lui fit offrir plusieurs chaires dans différentes Universités d'Allemagne; il s'arrêta enfin à celle qui lui avoit été proposée à Giessen, & se mit en chemin pour s'y rendre. La ville de Hall étoit sur sa route, & M.^{rs} Strick & Hoffman qui y étoient Professeurs, reconnurent bien-tôt, par ses discours & par sa conversation, combien il étoit supérieur à l'opinion même que ses ouvrages déjà publiés en avoient fait prendre. Ils l'arrêtèrent pendant quelques jours, & profitèrent de ce temps pour supplier Frédéric I, père du Roi de Prusse actuellement régnant, de leur accorder M. Wolff pour remplir la chaire de Mathématique établie dans leur Université, & qui étoit vacante depuis douze ans. Non seulement ce Prince leur accorda leur demande, mais connoissant les avantages que M. Wolff pouvoit procurer à ses États, il lui assigna des appointemens extraordinaires.

Le nouveau Professeur ne fut pas plutôt établi à Hall,

qu'il renouvela son ardeur & son attention à instruire ceux qui accouroient de toutes parts à ses leçons. Non content de ce travail, il publioit encore plusieurs Dissertations sur différens sujets, comme sur la manière de démontrer la vérité de la Religion chrétienne, sur l'origine des idées, sur différens phénomènes & différentes expériences de Physique. Il publia dans ce même temps ses Éléments d'Aërométrie, dans lesquels les forces & les propriétés de l'air sont examinées mathématiquement; une Logique écrite d'abord en Allemand, traduite depuis en Italien & en François, puis publiée par l'auteur même en Latin. Enfin il travailloit à son Cours de Mathématique, celui de tous ses ouvrages qui intéresse le plus l'Académie, duquel il publia la première partie en 1713, & la seconde en 1715.

Ce Cours de Mathématique publié par un homme de trente-quatre ans, fut alors le meilleur livre de cette espèce, & malgré le progrès des Sciences, l'est encore aujourd'hui.

Une courte exposition de la méthode qu'on doit employer dans l'étude de ces Sciences, est comme le guide destiné à conduire le lecteur dans tout le cours de l'ouvrage. Un Mathématicien, même assez savant, peut être surpris en lisant ce morceau pour la première fois, de voir combien il ignoroit de choses utiles à la Science dont il s'étoit occupé. Les Éléments d'Arithmétique, de Géométrie & d'Algèbre suivent cette exposition; viennent ensuite ceux de toutes les parties de Mathématique mixtes, comme Optique, Astronomie, Géographie, Architecture civile & militaire, &c. enfin le tout est terminé par une histoire abrégée des Auteurs qui ont écrit sur chacune de ces Sciences.

On imaginera sans peine que tous ces traités ne sont pas des traités complets; mais les matériaux sont choisis avec tant de soin, & présentés avec tant de netteté, qu'ils donnent de chaque Science une idée assez distincte pour mettre le lecteur à portée de l'étudier ensuite par lui-même & dans les sources. On doit peut-être une partie de cet avantage à des réflexions que M. Wolff y répand par-tout, sous le titre de

Scholies, & qui contribuent également à éclaircir les propositions & à dissiper l'ennui que pourroit causer une longue suite de démonstrations présentées sans aucun intermède. Cet ouvrage a été depuis imprimé une seconde fois à Genève en 1732, & cette dernière édition, plus belle & plus ample que la première, a été très-promptement enlevée; preuve évidente du cas que le Public Mathématicien a fait de cet ouvrage, dans lequel on reconnoît effectivement par-tout l'ordre & la main d'un Philosophe.

M. Wolff auroit été trop heureux s'il se fût contenté de porter dans les Mathématiques l'ordre & l'arrangement systématiques, & qu'il n'eût pas entrepris d'introduire dans la Philosophie la méthode & la clarté qui manquoient à celle qu'on enseignoit alors en Allemagne. Dans le temps que les plus grands Princes de l'Europe se le dispuoient, que l'Empereur le desiroit pour diriger une Académie des Sciences que ce Prince desiroit établir à Vienne, que le Czar Pierre le Grand l'appeloit en Russie pour être le second Président de celle qu'il venoit d'y former, que le Prince de Hesse-Cassel le faisoit solliciter de venir se fixer à Marbourg, que Léipsick & Wirtemberg faisoient leurs efforts pour se l'acquérir; dans ce temps-là, dis-je, ce même mérite qui lui faisoit tant d'illustres protecteurs, lui attiroit des ennemis & des envieux.

Quelques Professeurs jaloux de voir que la plus grande partie de leurs auditeurs quittoient leurs leçons pour les siennes, & prévoyant bien que dans peu de temps il ne resteroit plus aucun vestige de la Philosophie obscure qu'ils enseignoient, conçurent la haine la plus envenimée contre lui; mais ne pouvant attaquer, ni sur la Philosophie, ni sur les Mathématiques, un homme qui marchoit toujours le flambeau de l'évidence & la démonstration à la main, ils attendirent l'occasion de l'engager dans une dispute d'un autre genre, où l'artifice & la calomnie, armes ordinaires des âmes basses pussent leur être de quelque usage.

Cette occasion ne tarda pas à se présenter: M. Wolff se paroître en 1720 la première partie de sa Métaphysique

qu'il regardoit, avec raison, comme la base commune de toutes les Sciences, & qui par-là même tient aussi à la Théologie. C'étoit-là que ses ennemis l'attendoient : une dispute philosophique n'eût pas duré long-temps entre les mains de M. Wolff, c'eût été un combat singulier où son adversaire auroit eu trop de désavantage ; mais une querelle théologique devient bien-tôt une guerre dans laquelle on se peut fortifier de troupes auxiliaires, qui souvent n'entendent rien à la question, & n'en sont pas moins animées sans savoir pourquoi.

Dans un combat de cette espèce, la cabale & l'artifice durent avoir beaucoup d'avantages : on tira des Écrits de M. Wolff quelques propositions erronées, ou du moins on dit qu'elles en avoient été tirées. Rien n'étoit plus facile que de vérifier les citations, les livres de M. Wolff étoient entre les mains de tout le monde, personne ne s'en avisa ; on disputa beaucoup de part & d'autre sans s'éclaircir du fait ; on interpréta malignement plusieurs passages de ses livres ; d'autres furent tronqués. Il avoit dit, par exemple, que les démonstrations qu'on apportoit ordinairement de l'existence de Dieu ne lui paroissent pas suffisantes, & il en avoit proposé de nouvelles qu'il croyoit plus fortes & plus concluantes. En ne citant que la première proposition, l'on osa accuser d'athéisme celui qui peu d'années auparavant avoit publié un ouvrage contre les athées, & qui dans tous ses Écrits a toujours marqué le plus grand respect pour la Divinité, & même pour la Religion.

Le mérite & la réputation de M. Wolff tinrent bon pendant quelque temps contre ces calomnieuses accusations : le Roi même imposa silence à ses ennemis, & leur ordonna, s'ils avoient quelque chose à dire contre lui, de se présenter à la Cour, où eux & lui seroient écoutés. Ce n'étoit pas là ce qu'ils desiroient ; on auroit examiné leurs raisons, & ils n'en avoient point ; des Juges équitables auroient bien-tôt reconnu l'innocence de M. Wolff, ses ennemis en étoient bien persuadés, mais ils vouloient le perdre, & prirent

priront pour cela une voie plus sûre ; sous le prétexte de la Religion , ils répandirent contre lui dans le Public les bruits les plus affreux , effrayèrent les pères & les Magistrats par rapport à la jeunesse confiée à ses soins , séduisirent même jusqu'aux prédicateurs , dont ils trouvèrent moyen d'intéresser le zèle. Bien-tôt il s'éleva contre lui un cri d'indignation si général , que le Roi prenant cette clameur pour une décision du Public , & sans consulter la prudence de ceux qui , connoissant à fond ce qui se passoit à Hall , auroient pû le tirer d'erreur , fit signifier à M. Wolff un ordre de sortir de Hall en deux fois vingt-quatre heures , & en quatre jours de tous ses États.

L'innocence de M. Wolff & le témoignage que lui rendoit sa conscience , furent les premières ressources qu'il trouva dans sa disgrâce. Il sortit de Hall respectant les ordres de son Souverain , toujours respectables en effet , lors même qu'ils ont été surpris , & déplorant l'aveuglement des hommes & toutes les foiblesses dont ils sont susceptibles.

Le malheur de M. Wolff ne dura qu'autant de temps qu'il en fallut pour le rendre public. A peine cet événement fut-il répandu , qu'il reçût de toutes parts les mêmes invitations qu'il avoit reçues lorsqu'il vint s'établir à Hall. Il choisit Marbourg pour le lieu de sa retraite , & y accepta la chaire de Philosophie & de Mathématique , & la qualité de Conseiller de Cour , que le Prince de Hesse-Cassel lui offrit avec des appointemens considérables. Il reçût en même temps le titre & la pension de Professeur-Honoraire à Pétersbourg , que l'Impératrice Catherine lui fit offrir. Cette Princesse ne pouvant le déterminer à venir s'établir dans ses États , voulut au moins que le nom de M. Wolff ornât la liste de son Académie Impériale ; preuve évidente que sa disgrâce n'avoit pas altéré la réputation dont il jouissoit. Tant d'invitations de la part de presque tous les Souverains de l'Allemagne & du Nord , le couvrirent au contraire d'une nouvelle gloire. Si ses ennemis avoient pû prévoir ce succès de leur malice , ils se seroient probablement bien gardés de l'attaquer.

Aussi-tôt qu'il fut établi à Marbourg, il commença par témoigner sa reconnoissance aux Souverains qui lui avoient bien voulu offrir une retraite, & se mit à remplir avec la plus grande exactitude les fonctions dont il étoit chargé. Non content d'enseigner, comme il le devoit, la Philosophie & les Mathématiques, il donnoit encore des leçons de Jurisprudence. Il travailloit à mettre au jour plusieurs ouvrages qu'il méditoit depuis long temps, tels que ses Expériences physiques & sa Physique théorique, son Discours sur la Philosophie Chinoise, ses Principes de Dynamique qui se trouvent dans les Mémoires de l'Académie de Pétersbourg, sa Logique, sa Métaphysique, sa Cosmologie, sa Psychologie ou Science de l'ame, sa Théologie naturelle, & ce qu'il appeloit ses Heures perdues, *Horæ subsecivæ*, titre que cet ouvrage rempli de sujets intéressans, traités à sa manière, mérite certainement beaucoup moins que bien d'autres livres auxquels leurs Auteurs n'ont garde de le donner. Nous ne parlerons point ici de ce qu'on peut, avec plus de justice, nommer les Heures perdues de M. Wolff, c'est-à-dire, des réponses qu'il fut obligé de faire à une infinité d'Écrits que ses ennemis, demeurés maîtres du terrain à Hall, ne cessoient de lancer contre lui. On voit dans tous ses ouvrages combien il avoit de peine à écrire dans ce genre polémique, & combien il en coûtait à son cœur doux & modéré pour prendre, même en se défendant, le caractère d'ennemi. Mais, pour le consoler du chagrin que ses ennemis lui causoient par leurs attaques, le Prince son protecteur, & toute son illustre Maison, ne cessoient de l'accabler d'honneurs & de bienfaits.

On ne fut pas long-temps à s'apercevoir dans l'Université de Hall que M. Wolff n'y étoit plus. Le feu de la dispute & de la haine étant éteint, on commença à sentir le vuide qu'il y avoit laissé. Le Roi de Prusse, moins obsédé par les ennemis de l'illustre exilé, réfléchit sur l'espèce de jugement que toute l'Europe avoit porté de sa rigueur à l'égard de M. Wolff. Car, indépendamment de toutes les offres qui lui furent faites dans le temps de sa disgrâce, ce fut encore

pendant son exil qu'il fut nommé Membre de la Société Royale de Londres, & qu'il remplit dans l'Académie des Sciences la place d'Associé-Étranger, vacante par la mort de Mylord Comte de Pembrock. Ce Prince juste & équitable fit examiner l'affaire par des Commissaires intelligens & non suspects; M. Wolff fut écouté, & son innocence ayant été pleinement reconnue, le Roi desavoua généreusement lui-même la conduite qu'il avoit tenue à son égard, le rappela à Hall en 1733, & lui proposa les conditions les plus honorables, les plus avantageuses, & les plus propres à faire oublier tout le passé; triomphe bien grand pour M. Wolff, mais peut-être plus grand encore pour le Monarque, du moins aux yeux de ceux qui savent penser.

M. Wolff reçût avec reconnoissance l'invitation du Roi; il refusa cependant de quitter si-tôt l'asyle où il avoit été reçu pendant sa disgrâce, & il y demeura encore sept ans, malgré une seconde invitation du Roi de Prusse; mais ce Prince étant mort, Frédéric II, actuellement régnant, ne fut pas plutôt sur le Trône qu'il fit demander par ses Ambassadeurs, qu'il fût permis à M. Wolff de quitter Marbourg & de retourner à Hall. Ce Prince, dont toute l'Europe connoît le discernement, regarda comme une affaire de la plus grande importance de vaincre la résistance de M. Wolff & de le rendre à ses États.

Il retourna donc à Hall, où il fut nommé Vice-Chancelier, Professeur de Mathématique & du Droit de la nature & des gens. Il reprit l'exercice de ses fonctions en présence de la plupart de ceux qui l'avoient tant persécuté; & la seule vengeance qu'il en tira, fut de les continuer avec encore plus d'attention, & par conséquent avec plus d'éclat.

Pour satisfaire pleinement à l'engagement qu'il avoit pris d'enseigner le Droit de la nature & des gens, il en donna un Traité en neuf volumes in-4.^o, & ensuite un abrégé en un assez gros in-8.^o sous le titre d'*Institutions*.

Pour bien comprendre toute l'utilité d'un pareil ouvrage, il faut se rappeler que le Corps Germanique est une espèce

de république fédérative, composée de Souverains, de Villes libres, &c. soumis à certains égards à un Chef électif, qui est l'Empereur; que ces Souverains ont sous eux des vassaux qui ne leur sont non plus soumis qu'avec de certaines réserves, & ceux-ci des arrière-vassaux. Il est comme impossible qu'il ne s'élève de temps en temps des contestations entre les Membres de l'Empire, & il est très-rare qu'ils agissent entre eux par la voie des armes. Il se présente donc fréquemment des questions qui se doivent décider, non suivant le droit civil d'un État, mais suivant le droit des gens; & c'est ce qui rend cette Jurisprudence si considérable en Allemagne.

La manière dont M. Wolff l'a traitée, a quelque chose de bien singulier; au lieu de prendre pour principe les Loix, qui sont ordinairement la base de cette étude, il cherche les principes mêmes des Loix, & il les trouve. De la morale la plus claire & par les conséquences les plus légitimes, on est amené, non seulement à la plus grande partie des Loix Romaines, mais encore à celles des Fiefs, & au devoir respectif des Sociétés les unes à l'égard des autres; accord qui fait en même temps l'éloge des anciens Législateurs & de celui qui a su rappeler leurs Loix à des principes si lumineux. Cet ouvrage fut suivi d'une Morale complète, en cinq volumes in-4.^o

Pendant le temps que mit M. Wolff à composer ces ouvrages, c'est-à-dire, dans l'espace de dix années, il fut nommé Chancelier de l'Université. Peu après il fut chargé, avec M.^{rs} Coccej & Marshal, de l'inspection de toutes les Universités de Prusse. Enfin l'Électeur de Bavière profita du temps pendant lequel il fut Vicaire de l'Empire, pour le créer libre Baron; qualité que S. M. Prussienne lui confirma dans ses États.

Il avoit entrepris de joindre à ses autres ouvrages un Traité de Politique, un de Physique, un de la Logique des probabilités, un de la recherche de la Vérité, & un de Médecine; il avoit même commencé la Politique par l'économique, qui regarde le gouvernement domestique ou des

sociétés les plus simples, mais il en est demeuré à la première partie de ce Traité. Il étoit depuis long temps sujet à des attaques de goutte & à quelques affections scorbutiques; les symptômes de l'une & de l'autre disparurent l'année dernière *: à force de remèdes on rappela au dehors la goutte & les marques scorbutiques, mais les forces & l'appétit diminuant toujours, il tomba dans un dépérissement qui indiquoit une fin prochaine. Il supporta son état avec la plus grande constance & la plus entière résignation, reprenant même des momens de gayeté dès que son abbatement le lui permettoit. Il mourut paisiblement le 9 Avril 1754, âgé d'un peu plus de soixante-quinze ans. * 1753.

Tout ce que nous avons dit de lui jusqu'ici, a pû faire voir quels étoient la force de son génie, l'étendue de ses connoissances, & l'immense travail avec lequel il avoit cultivé les dons qu'il avoit reçûs de la Nature. Indépendamment des Discours & des autres pièces fugitives, on a de lui plus de trente volumes in-4.^o, sans compter plusieurs autres de moindre forme; travail incroyable, sur-tout si on fait attention aux autres occupations auxquelles il étoit obligé de donner une grande partie de son temps, ayant presque toujours été chargé de remplir deux chaires importantes. Si on retranchoit de la vie des hommes le temps perdu ou mal employé, il en resteroit communément bien peu: l'exemple de M. Wolff peut faire voir quel parti peuvent tirer du temps ceux qui ont l'art & la volonté d'en faire usage.

On imaginera aisément qu'une vie aussi occupée que la sienne, ne lui avoit pas permis de grands écarts. Le feu de sa jeunesse n'avoit servi qu'à lui donner le moyen de travailler davantage. Nourri dès son enfance dans la recherche & dans l'amour de la vérité, une conduite vicieuse eût été une inconséquence perpétuelle, sûrement désagréable à un esprit aussi juste que le sien. Religieux adorateur de la Divinité, il n'a jamais manqué, quoiqu'on ait osé l'accuser du contraire, de donner dans ses Écrits & dans sa conduite, les marques les moins équivoques de son respect pour l'Estre.

suprême, & de son attachement pour la Religion chrétienne. Sa conduite étoit parfaitement conforme à ses principes; aussi Philosophe dans ses actions que dans ses Écrits, il vivoit avec une si grande tempérance, qu'il s'étoit même interdit l'usage du vin. La simplicité de ses mœurs le rendoit toujours content de son état, & si éloigné de s'épuiser en desirs, que le Roi de Suède & plusieurs autres Princes l'ayant souvent pressé de leur demander des graces, lui promettant de les lui accorder, il répondit toujours, avec un desintéressement qui surprit tous les assistans, *qu'il les remercioit très-humblement, mais qu'il n'avoit besoin de rien.* Sa Philosophie lui avoit fait perdre entièrement l'habitude de souhaiter, si naturelle aux hommes, & souvent si contraire à leur bonheur. Il a été dans tout le cours de sa vie de l'égalité la plus parfaite; les honneurs & les disgraces, la santé & la maladie, l'ont toujours laissé dans la même assiette. Exact observateur de la loi que la Nature ne prescrit pas moins que la Religion, de pardonner à ses ennemis, on l'a toujours vû agir avec ceux desquels il avoit le plus lieu de se plaindre, non seulement avec douceur & affabilité, mais encore dans de certaines occasions avec la générosité & la libéralité les plus grandes. Il est presque inutile d'ajouter que la pratique de la probité étoit portée chez lui au plus haut point. Nous n'en rapporterons à la vérité d'autres témoignages que le sien; mais tout le cours de sa vie, & la circonstance dans laquelle il se l'est rendu, doivent le rendre légitime. Dans une lettre qu'il écrivit immédiatement avant sa mort à son fils absent, il lui marque qu'il implore pour lui la bénédiction Divine, & qu'il ose la lui promettre avec d'autant plus de confiance, qu'il ne lui laissoit (ce sont ses propres paroles) pas une seule obole de bien mal acquis.

M. Wolff avoit épousé en 1716, Catherine-Marie Brandin, avec laquelle il a vécu jusqu'à sa mort dans la plus parfaite union. Il en a eu trois enfans, les deux derniers sont morts en bas âge. L'aîné, M. Ferdinand Wolff, fait espérer qu'il héritera des vertus comme du nom de son illustre père.

Il faudroit peut-être remonter bien avant dans l'antiquité pour trouver un Philosophe qui ait été aussi honoré que lui. Nous n'avons pas cependant encore parlé de tous les honneurs qui lui ont été déferés pendant sa vie, & même après sa mort. Le Roi de Prusse a daigné témoigner à sa veuve par une lettre de sa main, combien il étoit touché de la perte qu'elle, la République des Lettres, & l'Université de Hall en particulier, venoient de faire en la personne de son époux. On a fait pour lui ce qu'on n'a que bien rarement fait pour un particulier; il a vû deux fois des médailles frappées en son honneur, la première à Genève, & la seconde à Nuremberg. Celles qui nous restent de quelques Souverains ne prouvent souvent que la flatterie de ceux qui les environnoient; celles-ci sont une preuve bien évidente du mérite de M. Wolff & du cas qu'on en faisoit par toute l'Europe. Il a vû une partie de son Histoire imprimée de son vivant, immédiatement après son retour à Hall. Cette Histoire, & la pluspart des Mémoires qui ont servi à cet Éloge, nous ont été communiqués par M. Maday, Conseiller de Cour du Roi de Prusse, connu dans la République des Lettres, tant par son profond savoir en Médecine, que par ses grandes connoissances dans l'Histoire & dans l'antiquité. N'ayant pû exempter par ses soins son illustre ami de subir le sort commun à tous les hommes, il a cru que le nom & les actions de M. Wolff une fois insérées dans les fastes de l'Académie, y seroient à couvert de l'oubli & de l'injure des temps, & il a voulu procurer au moins cette espèce d'immortalité à son malade.

La place d'Associé-Étranger de M. Wolff a été remplie par M. Moivre, de la Société Royale de Londres.

